



FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE DE PLOËRMEL



Frère Elisée (Jean Rannou), né à Gouézec (Finistère) le 7 juin 1902, décédé à Josselin le 20 octobre 1987, à l'âge de 85 ans dont 69 passés dans l'Institut.

Quand on parcourt la vie du Révérend Frère Elisée Rannou, on se trouve devant un monument qu'il n'est pas facile de survoler.

Cela paraît d'abord très simple : l'homme d'une oeuvre, Le Nivot pendant vingt-cinq ans et l'homme d'un Institut, Supérieur Général pendant dix-huit ans.

Un ensemble inégal par le temps et par le poids des responsabilités, mais ensemble uni, avec une ligne de force qui est la recherche de Dieu et le dévouement aux âmes.

La tentation serait de ne retenir que la seconde partie de sa vie, si féconde, si lourde à porter, si remplie de séduisantes réalisations.

Et pourtant sa vie de jeune religieux déjà si prometteuse, les études menées à bien rapidement, l'oeuvre d'éducation exercée en un milieu agricole en constante mutation et en pleine promotion, l'engagement dans l'Action Catholique Rurale, les charges de direction, la brillante participation au conseil d'administration d'un organisme prestigieux, le contact avec tous les milieux d'une société qui se cherche et qui secoue résolument les poussières d'un vénérable passé... confèrent à ces années — qui courent de la jeunesse à la cinquantaine — les caractères d'un long et solide mûrissement, comme une patiente et providentielle préparation aux dix-huit années de gouvernement de son généralat.

Cependant, quelque considération qu'on puisse sagement établir pour déceler, entre les deux grandes parties de sa vie, comme une relation de cause à effet, il reste que son élection fut la surprise de voir un simple directeur technique d'école d'agriculture devenir, du jour au lendemain, le Supérieur Général d'un important Institut international.

On a dû bien prier pour ce Chapitre de 1952. La Providence était à la croisée des chemins.

Il faut regarder la vie du Frère Elisée pour essayer de comprendre.

Après tout, Disraëli ne disait-il pas : «Le cultivateur qui administre parfaitement sa terre est capable de gouverner l'Empire des Indes.»

Les jeunes années

Le frère Elisée Rannou naquit le 7 juin 1902 au hameau de Lesmez en Gouézec, dans le canton de Pleyben, au centre du département du Finistère.

Il était le troisième garçon d'une famille qui en compta trois et quatre filles.

Le jeune Jean Rannou fréquenta l'école publique du bourg de Gouézec, la seule à l'époque.

Puis en septembre 1913, le coeur un peu gros, le jeune adolescent prenait place parmi les nombreux internes de l'Institution Saint-Louis de Châteaulin, située à douze kilomètres de Gouézec et où les Rannou se sont succédé encore longtemps après.

Les religieux sécularisés qui, contre vents et marées, relançaient cet établissement, ébranlé comme beaucoup d'autres par la persécution, croyaient ferme à la valeur de leur mission apostolique. L'évident mauvais vouloir du gouvernement — qui allait encore se poursuivre longtemps ! — n'entamait nullement leur foi dans l'avenir de l'école chrétienne. Leur souci constant fut de découvrir les vocations enseignantes dont l'urgence ne leur échappait pas.

Rien d'étonnant qu'ils aient songé à Jean Rannou, brillant élève et tête de classe, qu'un tel idéal séduisait. En pleine année scolaire, le 4 janvier 1917, il quittait Saint-Louis de Châteaulin pour l'établissement qu'on appelait alors : le Cours Normal du Folgoët, blotti au pied de la belle et robuste basilique, attrait régulier des dévots à la Vierge du Léon et même du Trégor et de la Cornouaille.

Comme pour nombre de ses camarades, l'intention du jeune Rannou, à quinze ans, était bien de se consacrer à l'enseignement chrétien, mais il n'envisageait pas la vie religieuse.

Noviciat premières armes

Au Folgoët, la direction du Frère Tharsicius Hénaff — qui exerçait une emprise étonnante sur les élèves-maîtres — a beaucoup aidé le jeune Rannou à prendre conscience d'un appel vers la vie de Frère. Il l'a soutenu dans les épreuves qui contrarièrent ses desseins.

La principale difficulté fut d'ordre familial. Jean Rannou restait le seul garçon après la disparition tragique de ses deux frères, l'un noyé dans la retenue d'eau d'un moulin, l'autre tué devant Reims dès les premières semaines de la guerre. Son père était un bon chrétien, mais il acceptait mal ce nouveau sacrifice. Aussi la requête de Jean se heurta-t-elle, tout d'abord, à une opposition catégorique.

La mort dans l'âme, Jean Rannou revenait à Gouézec en juin 1918, non sans avoir clairement déclaré : «J'obéirai, mais à vingt-et-un ans je serai libre.»

Finalement, l'attente ne fut pas longue puisque son père céda bientôt. Son consentement fut aussi net que le précédent refus : «Pars, mais surtout ne reviens pas !».

Partir ? Mais où ? La guerre battait son plein et les sous-marins montaient la garde en Manche, les passeports pour l'Angleterre avaient été supprimés en 1917.

Il fallut donc oeuvrer avec les moyens du bord et ouvrir un Noviciat provisoire au Folgoët même. Il débuta le 8 décembre 1918, sous l'égide de Marie Immaculée et par une cérémonie toute simple : le sectarisme de l'époque ne permettait ni publicité, ni même de prise d'habit. Les deux fondateurs du Cours Normal étaient présents, M. le chanoine Salomon, inspecteur diocésain de l'enseignement et le frère Nicol, Visiteur des Frères, dont on imagine aisément l'intense jubilation en voyant ainsi poindre l'espoir de la relève.

Les dix novices étaient confiés aux soins diligents du Frère Léonidas Lamarche, directeur, aidé du Frère Césaire Delanoé. Le Frère Maître était aussi novice dans ses fonctions que ses disciples dans leur connaissance et la pratique de la vie religieuse. La documentation frisait le néant, la bibliothèque était sommaire, mais la bonne volonté ne manquait point et le dénuement faisait bon ménage avec la prière.

En août 1919, le groupe finistérien put enfin rejoindre l'Angleterre pour s'ajouter aux neuf aspirants qui prirent l'habit à Bitterne Park, le 15 de ce même mois.

Le noviciat canonique se terminait normalement le 8 décembre 1919. Mais pour des raisons qui n'ont rien à voir avec une quelconque sanction, la profession du groupe finistérien fut reportée au 15 février 1920.

Le scolasticat se termina au mois d'août. Et en septembre 1920, le frère Rannou reçut sa première obédience qui le ramenait au pensionnat Saint-Louis de Châteaulin, établissement alors dirigé par le frère Célestin Rouxel, l'un de ses anciens professeurs, pour se voir confier diverses tâches éducatives et se livrer avec ardeur à ses études personnelles. Le frère Visiteur n'eût point toléré que l'un des Frères les plus brillants laissât sommeiller d'incontestables talents. Deux ans plus tard, il obtint le brevet supérieur, diplôme qui demandait un sérieux approfondissement des connaissances. Ainsi furent favorablement sanctionnées de longues soirées studieuses.

Et ce fut l'année de service militaire à Strasbourg.

A sa libération, un nouveau champ d'apostolat attendait le frère Rannou.

En octobre 1923, il vint prêter main forte à la chaleureuse équipe qui lançait alors, avec l'enthousiasme de pionniers, une œuvre vouée au plus bel avenir : l'école d'agriculture du Nivot où il allait donner le meilleur de lui-même pendant un quart de siècle.

Il y retrouvera, comme directeur, le frère Le Jollec, l'un de ses bons professeurs à Saint-Louis de Châteaulin. Trois enseignants laïcs complétaient le corps professoral. Ce n'était pas les premiers venus. L'un d'entre eux dirigea, plus tard, l'une des plus importantes coopératives agricoles de France que l'on appelait alors l'«Office Central de Landerneau»,

Le Supérieur venait d'atteindre la quarantaine ; les enseignants étaient jeunes, dynamiques à souhait. Toute l'équipe se tenait pleinement soudée.

Le frère Rannou avait vingt-deux ans, il était débordant d'activité, fort adroit aux travaux des champs, efficace dans son enseignement. Il avait une forte autorité doublée d'une remarquable emprise sur les élèves ; aussi sa réputation fut vite assise.

Le frère Nicol sut très vite qu'il avait eu la main heureuse *en* le désignant pour l'agriculture.

Aussi saisit-il l'occasion de l'arrivée au Nivot du Frère Kernaflen et d'un diplômé de l'Institut Agronomique, le frère Pierre Le Floc'h, pour orienter le frère Rannou vers l'École Nationale d'Agriculture de Rennes.

En octobre 1927, il entamait le vaste programme de l'établissement qu'il assimila si bien que, deux ans plus tard, il quitta l'école, major de sa promotion.

Apostolat au Nivot : l'éducateur

Le frère Rannou était ingénieur. Il retrouvait le Nivot en juillet 1929. Le mois suivant, l'école passait sous la toute neuve et dynamique autorité du Frère Hyacinthe Joseph Le Floc'h. Elle en était encore à la période incertaine des débuts.

Sans perdre coeur, les pionniers s'acharnaient aux semailles, ce n'était point encore l'heure exaltante «des épis mûrs et des blés moissonnés». Les effectifs ne progressaient qu'au compte-gouttes ; en six ans, ils passèrent de 34 à 76 élèves. Il fallut déployer de l'ingéniosité et de l'énergie pour rassembler les premières promotions, pour combattre les préjugés tenaces et le scepticisme du monde rural. Dans un milieu stable et uniforme, naturellement méfiant, la graine du progrès est plus difficile à faire germer.

Dans ce laborieux contexte et avant son stage de Rennes, le professeur Jean Rannou s'était déjà imposé. Il disposait d'une autorité bien établie : il n'était pas de ceux que l'on «chahute». La compétence, le sens de l'accueil et la sûreté du jugement, parfaitement conjugués, allaient faire naître ce prestige, levier puissant pour l'éducation, qu'on lui connaîtra désormais.

Le frère Rannou ne ménage, ni sa réflexion, ni sa peine.

Et c'est aussi dans ces périodes ardues que s'insère le labeur professionnel du jeune enseignant et que se déploie son zèle apostolique. Son action visait plus spécialement les aînés, élèves de troisième année. C'était un groupe restreint, mais qui avait une chance de fournir à la paysannerie ses cultivateurs *les plus évolués* et ses dirigeants les plus entrepreneurs.

Mais il s'attachait au moins autant à susciter des militants en milieu rural

qu'à préparer des techniciens compétents. Ce qui lui tenait le plus à coeur, c'était d'éveiller les jeunes à la saine conception de leur vocation paysanne et chrétienne intégralement vécue.

La J.A.C. (Jeunesse Agricole Chrétienne) — mouvement qui fit merveille à l'époque et qui forma des générations de jeunes responsables chrétiens et de cadres paysans — n'eut pas meilleur protagoniste que lui par son constant concours hors école : stages de formation, semaines rurales, retraites fermées.

Sa réputation s'étendit rapidement parmi les jeunes ruraux qui, non contents de l'écouter, lui confiaient leur âme en des entretiens dont ils gardent encore le plus réconfortant souvenir. Plusieurs lui doivent d'avoir entrevu l'idéal le plus élevé. Un témoin affirme même que toutes les vocations supérieures, alors sorties du Nivot, lui étaient redevables, après Dieu, de leur éveil et de leur soutien.

En 1934, le frère Rannou devient Directeur technique, fonction qui s'ajoute à ses attributions déjà multiples. Aussi lisons-nous, sans surprise, sous la plume de son Supérieur, cette remarque trop justifiée : «Le frère Rannou est surchargé d'occupations.» Mais c'est le propre des natures bien pourvues et dévouées de se trouver au point de convergence des appels au secours, ce qu'exprimait, en d'autres termes, une réflexion toute à son honneur : «Le frère Rannou est de ceux à qui l'on va quand on a besoin d'un service.»

En pleine possession de ses moyens, ouvert aux élèves et anciens élèves, corvéable à merci, il est devenu la cheville ouvrière du Nivot.

Un événement, d'importance mondiale, va s'il se peut le mûrir encore et enrichir son expérience, le rendre apte à de plus grandes responsabilités.

Le tocsin de 1939 vint rompre le cours de cette existence si remplie. Mobilisé à Rennes, il se voit affecté, comme chimiste, au laboratoire des subsistances. La troupe, fidèle à sa réputation, suspectait volontiers la qualité des vivres et calomniait sans vergogne le vin de l'intendance. Elle avait bien tort ! Les analyses du Frère Rannou savaient dépister les malfaçons et contenir les fournisseurs dans les strictes limites de l'honnêteté.

A la débâcle de 1940, le frère Rannou rejoint Le Nivot dont il devient le Directeur jusqu'en 1946, l'isolement de l'école favorisa sa tranquillité. Mais le débarquement allié de juin 1944, en galvanisant la

résistance intérieure, multiplia le maquis. Comme jadis, aux temps de la Ligue et de la Révolution, Le Nivot offrit aux groupes de partisans le refuge de ses grottes, escarpements et sous-bois... En juillet 1944, avec l'accord du Frère directeur, l'école accueillit deux cantonnements de maquisards. On voyait alors pointer l'aurore de la Libération. Les colonnes américaines venaient de forcer le verrou d'Avranches et se déployaient en éventail à travers la France, pour une chevauchée épique, sous le souffle de gloire du Général Patton.

Dans le Finistère, l'ennemi n'en avait encore qu'aux Résistants : il monta une opération contre ceux des Monts d'Arrée. Au petit matin du 3 août, un détachement de SS quitte Landerneau, traverse la forêt du Cranou, aborde Le Nivot et se prépare à l'attaque. Surpris, les maquisards décrochent, héroïquement couverts par leur arrière-garde. Il y a des pertes : un mort et quatre blessés gisent sur le terrain. Ces derniers seront achevés après le combat. L'ennemi est pressé !

Immédiatement rappelé à Brest, le commando allemand disparut, happé par d'autres luttes. De dures représailles — comme on en connut tant ! — furent ainsi épargnées au Nivot. Une stèle rappelle aux passants la tragique odyssee. Quant au Frère Rannou, un diplôme d'honneur de la Résistance lui fut plus tard décerné, à la demande des maquis de Brasparts et de PontdeBuis.

En 1946, le frère Pierre Kernaflen remplaça le frère Rannou à la tête du Nivot. Mais celui-ci garda la direction technique de l'école.

Loin de gêner son successeur, il l'a au contraire si bien épaulé que le nouveau directeur a pu écrire : «Seconde admirablement le directeur, avec abnégation et sans arrière-pensée. Se sacrifie toujours en se surchargeant de travail. Fait l'impossible pour garder ou rétablir le bon esprit dans la communauté.»

En cette année 1946, il devient conseiller de district. C'est, pour lui, l'occasion de se familiariser avec les problèmes religieux, apostoliques, administratifs, élargis aux dimensions de tout un secteur de l'Institut. La Providence connaît l'art des préparations lointaines.

Et puis, son autorité s'affirme toujours davantage dans le monde rural. Conférencier très documenté et très goûté, les responsables l'invitent à de nombreuses réunions, notamment dans le Finistère et les Côtes d'Armor. Plusieurs écoles techniques sollicitent sa collaboration. Les

journaux agricoles lui réclament des articles.

Les Frères du district étaient légitimement fiers de la place de premier plan qu'il tenait dans le monde agricole. Ils n'ignoraient pas non plus ses qualités d'âme et de cœur.

Aussi bien, futil littéralement plébiscité pour le Chapitre général, celui de 1952.

LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Le frère Elisée Rannou descendit d'avion à Saint-Peters à Jersey, en pensant bien utiliser son billet retour pour reprendre son travail au Nivot, au troisième trimestre de l'année scolaire. Et de fait, outre sa modestie qui écartait en souriant une possible élection, le frère Rannou ne semblait disposer d'aucun atout particulier : il n'était ni Supérieur de communauté, ni Directeur d'établissement.

Et cependant, quelle profonde émotion quand, au matin de Pâques, l'implacable scrutin lui mit sur les épaules la rude charge de diriger l'Institut en pleine expansion ! L'impression d'écrasement n'était atténuée que par l'assurance des prières de tous ses Frères.

Il écrivait peu après à une Supérieure Générale : «D'une façon très inattendue, j'ai été transposé des champs à la direction de l'Institut.»

Les capitulants avaient la conscience d'avoir fait le bon choix. Ils ne tardèrent pas à en avoir l'éclatante démonstration quand ils découvrirent la maîtrise, la souple et souriante autorité avec lesquelles il présidait les débats.

Pour l'adaptation à une nouvelle fonction, ce fut un coup de maître et une révélation pour ceux qui connaissaient peu le nouvel élu.

Le R.F. Elisée gouvernait en plein accord avec ses conseillers, n'exerçant pas ce «pouvoir solitaire» qui n'est plus de mise et qui, au surplus, est plein d'embûches. Une fois déléguée l'initiative à ses collaborateurs, ce n'était pas ensuite pour empiéter sur leurs attributions. A chacun ses responsabilités.

Les réunions du Conseil Général étaient nombreuses et se déroulaient dans

un climat de liberté et de sérénité qui assurait des échanges fructueux. Le R.F. pratiquait à merveille l'art du dialogue. Ses assistants admiraient sa manière d'animer un débat, d'orienter une discussion, de solliciter l'avis de chacun, de réaliser une intelligente synthèse des points de vue et de proposer les conclusions et la formulation des décisions à envisager. Et quand la décision intervenait, elle était irrévocable.

Pour l'homme de contact que fut le Frère Rannou, on peut imaginer facilement ce que ce long travail de bureau comporte de renoncement.

Contact avec les Frères : visistes et retraites

Grâce à Dieu, les fonctions du Supérieur Général ne le confinent pas dans les seules activités bureaucratiques. Le Supérieur de religieux, par priorité, a charge d'âmes. Ce fut pour le frère Elisée un bonheur que d'aller vers ses Frères et de se dépenser sans mesure à leur service.

Il savait que pour comprendre les Frères, les éclairer et les aider, il fallait les rencontrer dans le cadre de leurs activités quotidiennes.

Il les retrouvait surtout à l'occasion des retraites.

Le R.F. Elisée s'est beaucoup déplacé à travers le monde. Il a vu le Canada une dizaine de fois, l'Angleterre, l'Espagne, Haïti six fois ; si l'on excepte la France, si proche de Jersey, c'est l'Italie qu'il aura vue le plus souvent (vingt fois), ce qui s'explique par les relations étroites entre l'Institut et le Saint-Siège.

Les plus lointains déplacements — en des temps où la circulation était moins facile — ne l'ont pas empêché de visiter les Frères d'Amérique du Sud trois fois et ceux d'Afrique quatre fois. Il a été le premier Supérieur Général à poser le pied à Tahiti pour marquer le centenaire de la Mission. Ce voyage aux antipodes comprenait aussi le Japon où s'épanouissait, avec beaucoup de promesses, une oeuvre récemment implantée.

Une vaste correspondance complète l'action entreprise dans les communautés et les centres de retraite. C'était l'époque où chaque Frère écrivait au Supérieur Général. De plus, sa cordialité, sa compréhension ouvraient les coeurs des Frères qui avaient souvent recours à lui et son aide était servie par une longue expérience des âmes.

Il connaissait parfaitement ses Frères. Il savait condescendre aux faiblesses, patienter, deviner, accueillir sereinement même les aspérités du langage, aiguiller vers des vues de foi, suggérer la solution pour sortir d'une impasse et tendre la main à ceux dont l'énergie a sombré.

Pas de pire souffrance pour lui que la désaffection de leur état et l'infidélité ou le départ de Frères dont plusieurs avaient donné les plus réconfortants espoirs.

Aussi bien, aucun Supérieur ne peut prendre son parti de l'hémorragie des vocations. C'est comme le père dont les enfants meurent. Il voulut y remédier dans toute la mesure du possible.

L'une de ses préoccupations touche la formation des futurs religieux. Il est habité par la conviction que tout est compromis si la formation demeure superficielle, si les aspirants n'accèdent pas à une découverte de leur vie religieuse apostolique, s'ils ne savent pas, par la prière et l'ascèse, s'élever à un niveau suffisant de générosité surnaturelle, s'ils comptent exclusivement sur le sentiment pour résister à l'usure de la vie.

Et comme une préparation sérieuse demande du temps, il n'a de cesse que soit offerte, partout dans l'Institut, une formation prolongée incluant : études théologiques et initiation poussée aux activités apostoliques et professionnelles.

On peut dire aussi que la congrégation des F.I.C., sous la forte impulsion de son Supérieur Général, était dans les toutes premières à porter les études personnelles des Frères à un haut niveau, en tous domaines, suscitant ici ou là, étonnement et envie.

Et cela venait à point nommé puisque, dans le même temps, progressait partout l'enseignement secondaire et technique où les Frères s'investissaient et que le R.F. encourageait.

Mais le vigilant Supérieur pesait bien le risque d'un possible déséquilibre entre la culture humaine largement dispensée et des connaissances religieuses figées au stade élémentaire. D'où son insistance à promouvoir de saines et fortes études théologiques.

En ce domaine, il eut la joie de voir ses initiatives couronnées de succès, même si ses ambitions n'ont été qu'en partie satisfaites. Jamais, évidemment, il n'a cru que seules fussent les acquisitions intellectuelles.

Certes, quand elle est solide et sûre, la science théologique est «l'illumination baptismale devenue consciente et progressant.» Encore faut-il que cette illumination soit source d'énergie et que passe vraiment dans la vie l'essentiel de l'enseignement reçu. Il en va ainsi de toute connaissance pour qu'elle devienne VIE.

C'est, en effet, la qualité de la vie religieuse et apostolique qui compte.

Le frère Elisée n'a rien négligé pour convaincre ses Frères, ainsi qu'en témoignent le thème central de ses exhortations aux retraites et l'objectif visé par 33 circulaires qui sont un impressionnant ensemble dense et substantiel de plus de 1 500 pages.

Les missions - les fondateurs

En faveur des Missions, l'Institut eût aimé accentuer un effort qui, pourtant, n'est pas négligeable.

En 1957, c'est avec une grande peine que les Frères durent quitter l'Égypte après un demi-siècle d'apostolat. Heureusement, les effectifs scolaires d'Afrique Centrale, du Japon et de Tahiti ont quadruplé depuis 1952, passant de 2 500 à 10 000 élèves.

En 1969, année de son jubilé d'or, le R.F. connaît la joie de voir le zèle missionnaire de l'Institut embrasser d'autres horizons. Quelques Frères de La Prairie et d'Oka prennent pied au Burundi et au Rwanda et l'on se préparait à lancer *des* oeuvres au Zaïre.

En 1964, à l'appel de Mgr Thiandoum et surtout de Mgr Dodds, la Mission du Sénégal est envisagée. Notre retour est vivement souhaité et il s'amorce par l'envoi de coopérants au Collège catholique de Saint-Louis. On connaît aujourd'hui l'heureux aboutissement de ce projet et l'expansion de cette Mission de l'Ouest de l'Afrique où tant de Frères s'illustrèrent et s'usèrent pour la gloire de Dieu.

1960 - le Père de la Mennais

Le généralat du R.F. Elisée connut de glorieuses journées mennaisiennes. L'année 1960 s'inscrit dans l'histoire de l'Institut comme une année d'apothéose. Les différentes parties de l'Institut ont rivalisé de piété filiale pour célébrer, comme il se devait, le centième anniversaire de la mort du Père. S.E. le Cardinal

Tisserant et d'autres cardinaux, de nombreux évêques et prêtres se sont associés à l'hommage rendu à cet humble prêtre breton qui mérite d'être présenté, comme modèle, à tout le sacerdoce chrétien.

En ces démonstrations, les élèves et anciens élèves, regroupés autour des Frères, ont donné de la famille mennaisienne l'image d'une vaste fraternité, élargie aux dimensions du monde, communiant au même idéal, pénétrés de la même gratitude pour l'apôtre clairvoyant et efficace que fut, au service de l'enfance et de la jeunesse, Jean-Marie Robert de la Mennais.

Les fêtes du Centenaire connurent partout un succès exceptionnel. Dans *les* différents districts, les artisans de cette belle réussite n'ont pas manqué. Il faut dire que le R.F. Elisée n'hésita pas à entièrement s'investir à cette occasion, à telle enseigne qu'un témoin admiratif disait : «Vous pouvez être fier de votre Supérieur Général, il a vraiment fait grande figure dans vos célébrations du Centenaire.»

Quelques années plus tard, tout l'Institut pouvait, à nouveau, témoigner de sa joie en d'autres célébrations. Le 21 juin 1966, le R.F. Elisée était à Rome pour exprimer au Souverain Pontife la gratitude des Frères de l'Instruction Chrétienne. Ce jour-là, en effet, la longue marche vers la canonisation du Vénérable de la Mennais franchissait une étape décisive avec la reconnaissance de l'héroïcité de ses vertus.

Revêtu de la signature de S.S. Paul VI, promulgué le 15 décembre, le Décret de l'héroïcité des vertus a été proclamé en plusieurs endroits, au cours de cérémonies solennelles, notamment à Saint-Malo, Saint-Brieuc et Ploërmel.

En 1968, deuxième centenaire de la naissance du Père Gabriel Deshayes, à l'occasion des Fêtes d'Auray, le R.F. Elisée rendait hommage à notre coFondateur. Il magnifia sa vertu éminente et ses remarquables initiatives apostoliques dont le nombre et l'efficacité provoquent la plus vive admiration.

Le R.F. a eu la joie et le privilège, en 1969, cent cinquante ans après l'événement, en des circonstances mémorables, d'honorer les deux fondateurs qui conjuguèrent leurs efforts et fusionnèrent leurs sociétés naissantes.

Jubilé d'or

Le frère Rannou était entré au Noviciat en 1919. Le Jubilé d'or du R.F. Elisée fut célébré à Jersey le 14 juin 1969.

Ces fêtes furent revêtues de la dignité qui convenait mais aussi de discrétion selon la volonté expresse du Révérend Frère.

Les dernières années

En 1970, le Chapitre Général donna comme successeur au R.F. Elisée, le R.F. Tremblay. Et ce furent les adieux à Jersey, après dix-huit ans éminemment fructueux à la tête de la Congrégation.

Quelques jours après le Chapitre, le frère Elisée accompagnait le R.F. Albert Tremblay, pour une visite à la Maison Mère et une prière commune sur la tombe du Père.

Puis il prit résidence à la Maison Saint-Martin à Josselin pour y prendre quelques mois de repos. Après dix-huit ans de généralat, ce n'était pas un luxe, d'autant que, depuis son élection de 1952, il ne s'était autorisé aucun congé.

Le frère Elisée y retrouvait le Frère Kernaflen, son ancien directeur du Nivot : après vingt ans, c'est une vieille amitié qui se renoue. Et comme autrefois, on se passe gentiment le pouvoir et ses charges.

Selon un désir, plusieurs fois exprimé, de servir ses Frères anciens ou malades, le frère Elisée est nommé, en août 1970, Directeur de la maison de repos. Il a soixante-huit ans.

Dès sa prise de fonction, il fut tout à sa nouvelle responsabilité pour assurer aux Frères de la grande communauté le soulagement du corps et les bienfaits de l'âme, avec une attention spéciale pour ceux qui donnaient des signes de plus grande fatigue et pour ceux qui s'acheminaient tout doucement vers leur éternité.

Il menait la maison d'une main ferme, sans complaisance, mais avec la

pleine charité et l'inventivité que demande la marche pas toujours facile de semblable institution, oubliant sa fatigue et les longues veilles.

En 1976, son mandat de six ans révolu, le frère Elisée émigra vers le Sud de la France, à la maison des Frères de Béthanie, près de Saint-Jean-de-Luz, pour prendre quelque repos. Il ne put s'empêcher d'aider les confrères, se livrant à des travaux pénibles qui ne lui étaient pas particulièrement recommandés.

Vers la fin de 1978, ressentant la fatigue, il consulta un médecin qui ordonna son hospitalisation à Saint-Jean-de-Luz. Il venait d'être victime d'un infarctus du myocarde.

A sa sortie de l'hôpital, il revint à la Maison Saint-Martin de Josselin qu'il ne devait plus quitter.

C'était le 13 janvier 1979.

Après quelques semaines de convalescence, sa santé s'étant quelque peu améliorée, petit à petit, il recommença à se livrer à des menus travaux d'entretien et, surtout, comme par le passé, il consacrait de longs moments à la prière.

En 1982, il fut de nouveau atteint par la maladie. On craignit pour ses jours et il reçut le Sacrement des Malades. Pendant plusieurs nuits, il fut veillé par des confrères charitables. Grâce au traitement prescrit par le médecin et aux soins vigilants des religieuses infirmières — il fut plusieurs jours sous oxygène — il retrouva quelques forces. Il pouvait se déplacer dans la maison et profiter de l'absence des ouvriers pour accorder quelques visites «clandestines» au chantier des aménagements, alors en cours dans la communauté.

A partir de ce moment, ses sorties dans le parc furent très rares, un parc qu'il aimait et qu'il avait largement contribué à aménager et à embellir. Il connaissait toutes les variétés de conifères et il ne fallait pas parler de «sapin» quand il s'agissait d'un genévrier, d'un thuya ou d'un cyprès.

Quand le secteur de l'infirmerie fut réaménagé, il bénéficia d'une chambre avec toutes les commodités et, grâce à la sonorisation, il pouvait entendre la messe. Il recevait la communion que lui portait Monsieur l'aumônier. Il s'unissait aux prières de la communauté, mais aussi longtemps que ses forces le lui permirent, et même au-delà, il tint à venir à la

chapelle, au moins pour une visite au Saint Sacrement, dans le courant de l'après-midi.

Avant la fin de 1985, il dut garder la chambre et très rapidement, il ne quitta plus le lit. Par l'acceptation de ses souffrances, il faisait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Condamné à une immobilité presque totale, soumis à des soins de propreté et aux pansements de larges escarres, jamais une plainte n'effleurait ses lèvres.

Pendant les derniers mois, ce fut le mutisme complet : aucune communication possible, à part quelquefois un sourire. Jusqu'à quel point était-il conscient ? A certains moments ses yeux grands ouverts avaient un regard interrogateur et laissaient supposer qu'il comprenait. Mais il ne pouvait ouvrir la bouche, ce qui posait de sérieux problèmes pour son alimentation.

Après cette longue épreuve, véritable calvaire, il s'est éteint paisiblement dans la nuit du 20 octobre 1987.

Purifié par les souffrances physiques et morales qu'il a endurées et acceptées en toute soumission à la volonté de Dieu, il est allé rejoindre le séjour des bienheureux où il n'y a plus ni larmes, ni douleurs.

Il avait tant prié Marie pendant sa longue vie qu'on peut avoir la certitude que cette Mère tutélaire est venue lui tendre sa secourable main à la porte du Paradis.

CONCLUSION

Après avoir parcouru la vie de notre héros, il est plus facile de percevoir ce que fut l'homme, le religieux et la sublime trame de son action.

L'homme et ses dons

Le frère Elisée Rannou possédait cet équilibre supérieur des facultés qui détermine les vertus du commandement : intelligence, jugement, volonté, sensibilité, contact humain.

Il était doué d'une intelligence pénétrante, d'une sorte de flair qui lui faisaient deviner les pensées et les virtualités des hommes, de ses Frères qu'il connaissait parfaitement, et saisir les éléments des situations aux aspects les

moins limpides.

Parfois ses appréciations paraissaient entachées de pessimisme. En fait, en scientifique habitué à l'analyse et à la rigueur, il était surtout réaliste et presque toujours ses prévisions s'avéraient justes.

En tout cas, s'il était pessimiste, c'était un pessimiste actif. Jamais l'acuité de ses visions ne l'empêchait d'agir.

Il avait un jugement d'une étonnante sûreté et cette sagesse raisonnable qui présidait à toute son action et à ses déterminations. Il savait longuement écouter, consulter et ses conseillers avaient toute liberté de s'exprimer. Il mûrissait patiemment ses décisions, mais une fois prises, elles demeuraient irrévocables.

Le frère Elisée disposait d'une force de volonté peu commune qui soumettait parfaitement tous les soubresauts de la sensibilité qu'il avait vive. Ce contrôle constant, voire farouche, le faisait parfois paraître froid ou distant.

Il avait le culte du travail qui le rivait à son bureau de longues heures sans interruption, mais ses journées étaient rationnellement réglées.

Il avait le don du contact humain. Plus jeune, quand des confrères se réunissaient, ils s'agglutinaient autour de lui. Ses récits étaient documentés et savoureux avec, toujours, la gousse d'humour. Au Nivot, il était facilement «l'âme du rond». Il mettait de la vie partout où il passait et semait la bonne humeur, sans compter un don unique de la répartie.

Dans l'encouragement, il avait un accent si persuasif qu'il emportait les adhésions et balayait toutes hésitations.

Il se trouvait à l'aise dans tous les milieux. Doué du charisme de l'éloquence, il subjuguait ses auditoires, mais se comportait aussi naturellement dans la simple conversation ou dans l'entretien particulier. Partout, il s'en tirait avec brio, sans effort apparent, comme sans ostentation.

De robuste constitution, il jouissait d'une grande résistance nerveuse, mais se ménageait le sommeil qu'il avait profond et réparateur, ce qui lui permettait une ample puissance de réflexion, d'assimilation et de travail.

Il était aussi habile de ses mains et très apte à tout travail manuel. Ses fonctions de Supérieur l'empêchaient de s'y livrer comme il aurait voulu.

Mais, libéré des charges écrasantes qu'il porta dix-huit ans, il replongea dans le bricolage, notamment à Josselin.

De fait, le R.F. Élisée était apte à toutes les fonctions qui font, de bas en haut de l'échelle, le parfait chef : enseignement, administration, discours public, suivi d'un chantier ou érection d'une province...

Le religieux

En rien sentimental, le R.F. Élisée présentait, dans sa personnalité religieuse, un aspect mystique, il était homme de prière.

La rencontre du Père Benoît, franciscain, retiré au Fret, petit village de pêcheurs du Finistère, avait été — confiait-il — déterminante pour sa vie de consacré. Ce religieux ermite devint son directeur spirituel pendant de longues années.

Le frère Élisée passait de longues heures en prière, qu'il fût en communauté ou en voyage et sa prière était oraison et contemplation. Ce qu'il demanda si instamment à ses Frères, à partir de 1952, il le vivait lui-même intensément. Aussi bien, la substance de ses Circulaires est-elle un éloquent descriptif de sa propre vie spirituelle.

Pour lui, comme pour les autres, il était convaincu qu'il faut asseoir la vie religieuse sur des bases solides, sur une conviction doctrinale inexpugnable. Il n'avait pas seulement la «foi du charbonnier», mais une foi appuyée et soutenue par un fond théologique constamment nourri par la lecture, l'étude, l'oraison.

Son action, qui semblait manger toutes ses longues journées au bureau ou dans les visites, n'allait jamais sans prière.

Deux dévotions ont marqué sa vie spirituelle : l'adoration du Saint-Sacrement et la récitation du Rosaire qu'il égrenait tous les jours.

C'était une constante insertion de la prière dans l'existence.

Ét toujours, chez le frère Rannou, l'oraison a été le chemin de l'engagement chrétien ou religieux.

L'action

Homme d'action, il le fut au plein sens du terme. Déjà «débordé d'activités» au Nivot, il restera l'homme qui était toujours prêt à intervenir. Ses dix-huit ans de Jersey ont été remplis à tel point qu'on se demande comment il y a résisté : évidemment, à ses remarquables facultés se conjuguaient l'illumination du contact avec Dieu.

Les Conseils, la correspondance, les démarches, les voyages, les retraites, les cérémonies, les discours, les circulaires minutieusement préparées... trouvèrent un homme parfaitement dispos et prêt à faire face, mû par la raison, soutenu par l'oraison. Homme de prière et homme d'action.

Il est une autre force déterminante : la ligne d'action sans fioritures qu'il s'était, une fois pour toutes, fixée. Ce fut son zèle de feu

Il voulait ses Frères profondément hommes et religieux, sur lesquels la société, l'Institut et l'Église pourraient pleinement compter.

Cette sainte ambition le dévorait et dynamisait son action : il voulait des Frères formés humainement et spirituellement : études profanes, compétence professionnelle, études théologiques.

Et pour reprendre les choses à la base, il s'attache à redonner de la vigueur à la formation initiale et, par voie de conséquence, à pousser à la formation des formateurs. Il donna une forte impulsion aux études : la Congrégation tout entière lui doit, en ce domaine comme en d'autres, une profonde reconnaissance.

Les études des jeunes en formation et des Frères organisées, il usa de tous les moyens de persuasion, en sa possession, pour les inciter à une vie religieuse plus intense : entretien personnel, correspondance, conférences et surtout ses circulaires qui constituent un traité de spiritualité centré sur la «Recherche de Dieu».

Cet aspect proprement religieux de son action lui tenait particulièrement à cœur et les échecs — survenant inévitablement — lui causaient une cruelle souffrance, mais sans le faire dévier dans sa détermination. Jusqu'aux dernières années de sa vie, ce souci majeur venait le hanter. La solution ? La prière.

Mais cette préoccupation des préoccupations ne lui faisait pas oublier le

mouvement du monde et les besoins des Frères. Il s'occupait aussi du progrès de l'enseignement, de l'adaptation des méthodes, du renouveau des oeuvres, de la modernisation de l'outil de travail. Il prit en ces domaines, et sans arrière-pensée, de multiples décisions.

Cependant, comme la lancinante préoccupation du bien spirituel des Frères le tenaillait, il craignait qu'un certain enrichissement, dû au progrès matériel, ne ternisse leur idéal. Il avait lu l'histoire et le déclin des ordres religieux sombrant dans la richesse.

Sans nier les valeurs du monde contemporain, il ne manquait aucune occasion pour clamer la primauté du trésor éternel.

Tel fut cet homme prestigieux, ce religieux éminent, à la haute stature humaine et spirituelle dont toutes les énergies furent longuement et sereinement dépensées *pour la gloire de Dieu, pour le bien de ses Frères et, par un heureux contrecoup, pour le salut de la jeunesse confiée à leur dévouement.*

Frère Jean Le Moal

NB. : Cet aperçu sur la vie du Frère Elisée doit beaucoup aux écrits du Frère Paul Cueff et aux témoignages du R.F. Bernard Gaudeul, des FF. Francisco Aparicio, Patrice Ménard, Albert Tassé, Yves Balthazar, Jean Pétillon, Pierre Grasland, Alexis Miniou..